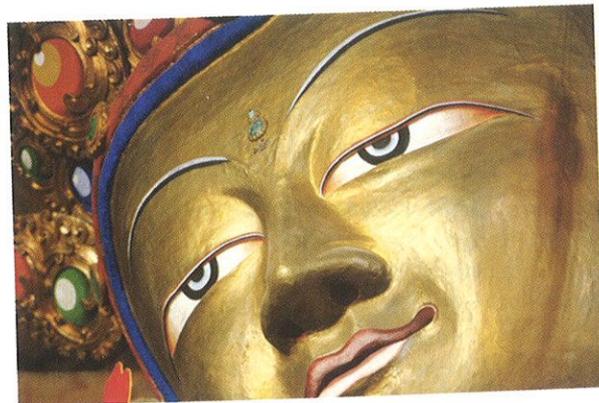
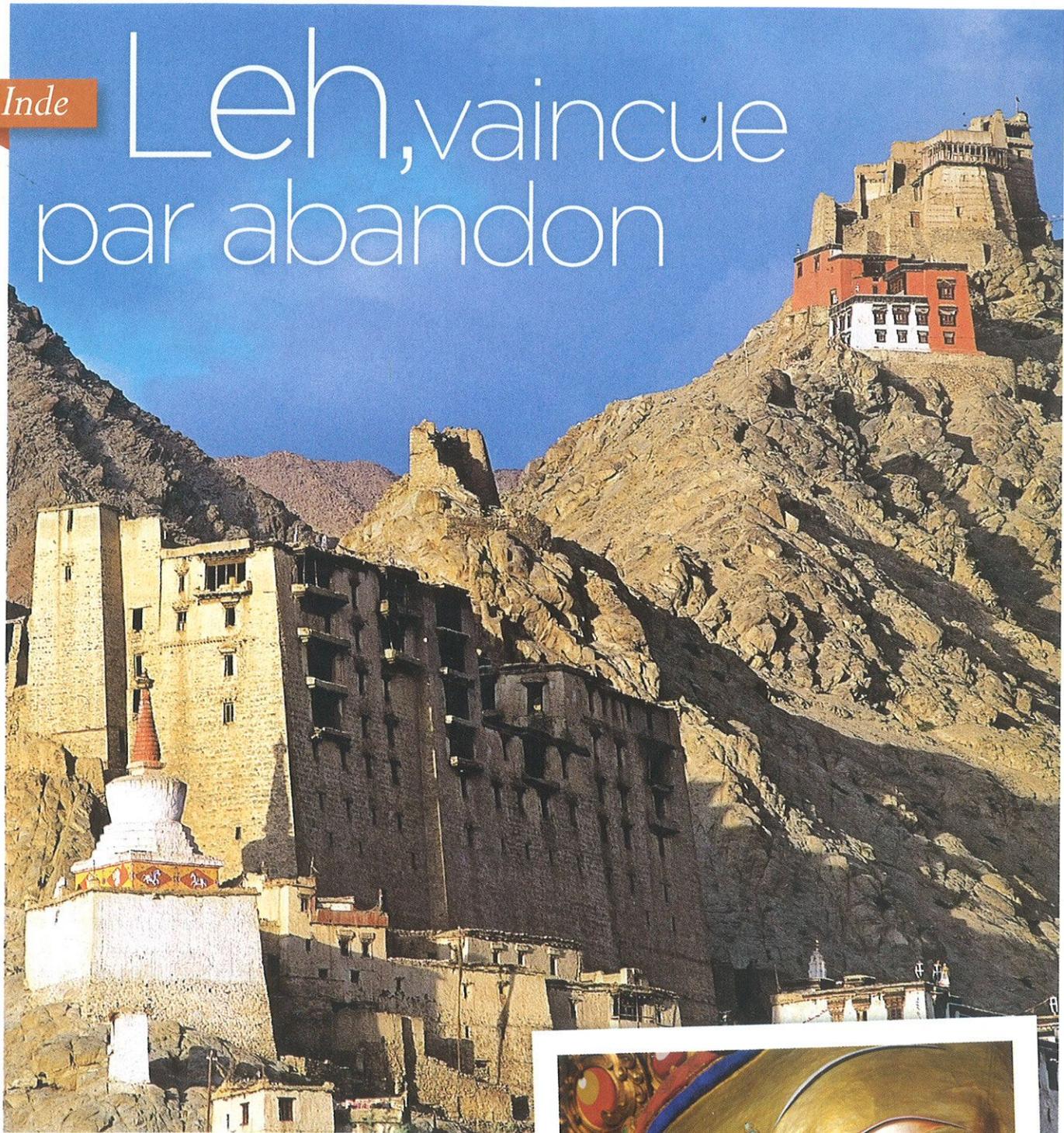


Inde

# Leh, vaincue par abandon

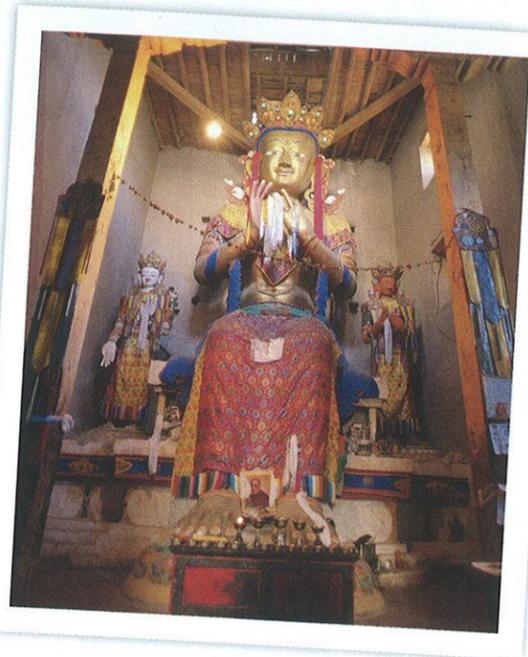


Au Cachemire, dans la province du Ladakh, cette ville à l'architecture médiévale néglige ses palais et ses monastères pour se tourner vers les boutiques et les hôtels créés pour le tourisme.

La cité historique de Leh compte un palais, neuf monastères bouddhiques, dont le temple Tsemo, datant du XV<sup>e</sup> s. (édifice rouge en haut), et 200 maisons traditionnelles.

D

Le Lakhang marpo, ou temple rouge de Maitreya, abrite un bouddha haut de 13 m, en terre crue (XV<sup>e</sup> s.), rénové par deux ONG.

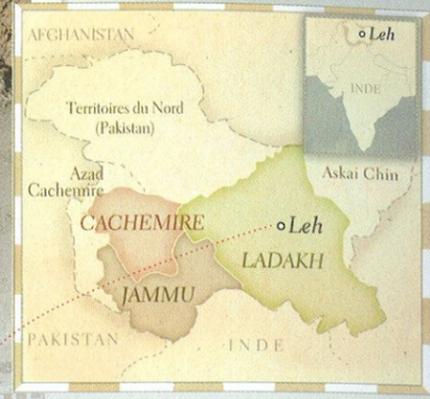
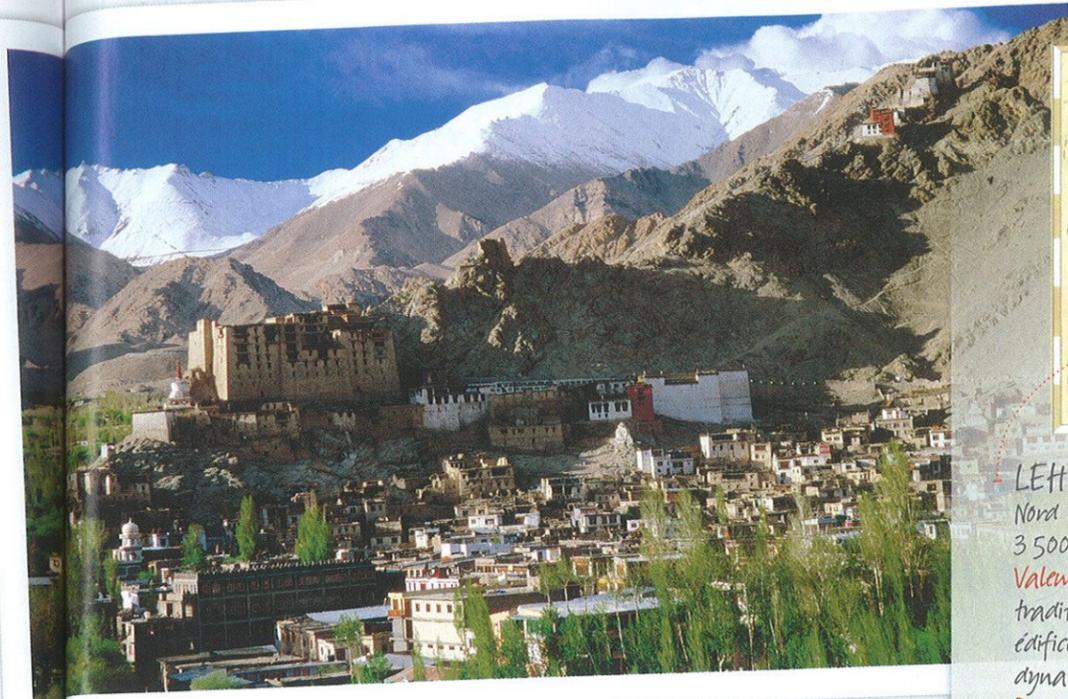


ans les hauts plateaux qu'encerclent l'Himalaya et le Karakorum, les villes ne furent jamais nombreuses. Rares sont celles qui ont traversé les siècles. Leh, cité comptant 30 000 habitants, a gardé des traces fortes du passé. « Hormis Lo Mantang, capitale du Mustang, c'est la dernière ville où le tissu urbain médiéval est encore bien préservé, avec les niveaux hiérarchiques d'une cité tibétaine : de haut en bas les palais, les temples, les demeures des nobles, les habitations plus modestes, et enfin, le bazar », explique l'archéologue suisse Martin Vernier. Située à 3 500 mètres d'altitude, Leh se trouve en effet dans le Cachemire indien, à moins de 200 km du Tibet, et fut pendant des siècles sous le contrôle de ses monarques. Sa position géographique risque toutefois de lui être fatale. D'abord, parce que l'Inde se disputant la région avec la Chine et le Pakistan, ses autorités se préoccupent davantage du contrôle militaire des sites que de leurs monuments. Ensuite, parce que des milliers de randonneurs sont attirés par ses reliefs; un afflux touristique qui pousse les habitants de Leh à négliger la cité historique au profit de la nouvelle ville, avec ses hôtels et ses commerces. Or, faute de volonté nationale et d'entretien, la vieille ville risque de tomber en ruine.

UN SEUL PALAIS PROTÉGÉ

Au total, la vieille ville rassemble un palais, une forteresse, neuf monastères et près de 200 habitations de pierres, de terre et de bois, datant peu ou prou du xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. Le palais des Namgyal occupe le niveau hiérarchique le plus élevé et est ainsi placé au-dessus de tous les autres édifices: il se trouve sur le mont Namgyal. Si la forteresse, édifice le plus ancien, construite au xvi<sup>e</sup> siècle, est déjà en ruine, le palais est en bien meilleur état. Datant du xvii<sup>e</sup> siècle, il reflète la puissance du souverain d'origine tibétaine qui ordonna sa construction: Senge Namgyal, grand bâtisseur et meneur d'hommes, qui étendit la zone d'influence du royaume du Ladakh et fit de Leh sa capitale. Véritable forteresse dotée de neuf étages, le palais aurait été prolongé par un système de remparts cernant la ville, dont certaines des fondations restent visibles. De plus, il aurait servi de

modèle au célèbre palais emblématique de Lhassa. La famille royale y résida jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, avant de l'abandonner lors de l'invasion des Dogras, des montagnards hindous obéissant aux ordres d'un maharaja du Cachemire. « Il était en ruine voici quelques années, note l'archéologue français Quentin Devers, mais il est actuellement restauré par les services archéologiques indiens. » À Leh, c'est le seul édifice à bénéficier d'une telle protection de l'État indien: lui seul a été choisi pour faire partie des quelque 3 650 monuments et sites archéologiques d'intérêt national. Les autres vestiges de la vieille ville, dont plus de la moitié sont en piteux état, ne doivent leur salut qu'aux efforts de quelques ONG, comme l'association internationale Tibet Heritage Fund (THF), ou l'association locale Leh Old Town Initiative (Loti). Grâce à leur travail, il est possible d'admirer trois temples bouddhistes datant du xv<sup>e</sup> siècle, dont le temple rouge de Maitreya, repérable de loin avec sa tour carrée rouge et son bâtiment blanc à toit plat. Situé sous le grand palais, il abrite une statue monumentale de Bouddha (elle dépasse les 13 mètres de hauteur), mais aussi de somptueuses peintures murales bouddhistes restaurées par THF. De vieilles maisons traditionnelles retrouvent également leur éclat d'antan sous l'impulsion de ces ONG. Enfin, après concertation avec la population locale, THF a mis en place un système de drainage dans l'une des principales artères de la cité historique: il s'agissait à la fois d'empêcher que le ruissellement des eaux ne détériore les habitations, tout en utilisant des matériaux dénaturant le moins possible l'aspect de Leh. Récompensée par l'Unesco pour son action de sauvegarde du patrimoine à Leh, THF n'est certes pas la seule ONG à œuvrer sur le terrain. Mais, comme le déplore



**LEH - CACHEMIRE**  
 Nord de l'Inde, province du Ladakh, 3 500 mètres d'altitude, 30 000 habitants  
*Valeur patrimoniale*: habitations traditionnelles; palais, monastères, édifices religieux datant du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> s., dynastie Namgyal.  
*Danger*: désaffection de la vieille ville au profit de la nouvelle. Mauvaises restaurations par certaines associations. Construction d'une route au cœur de la cité historique d'ici à 2014. Changement climatique, inondations.

Martin Vernier, toutes les associations ne font pas du si bon travail, et la réglementation leur laisse beaucoup de libertés: « Dans les années 1980, bon nombre d'ONG sont venues au Ladakh financer des écoles. Or elles se lancent souvent dans la restauration de monuments, certes avec beaucoup de bonne volonté, mais sans aucune compétence archéologique. Et c'est une véritable catastrophe! » À Changspa, dans la banlieue proche de Leh, un stupa s'est ainsi retrouvé encastré dans du béton, ce qui a contribué à retenir l'humidité et à détruire sa structure et ses peintures. Les exemples foisonnent, qui alarment les scientifiques. Ce n'est cependant pas leur seule préoccupation, d'autres menaces pesant sur la vieille ville.

Leh a conservé une structure pyramidale dans laquelle les classes sociales élevées - rois, religieux, nobles - vivent au plus haut.

LES MONUMENTS NE DOIVENT LEUR SALUT QU'AUX EFFORTS DE QUELQUES ONG

La première tient au peu d'intérêt que les habitants et les élus manifestent à son égard. « Beaucoup désertent la cité historique, où ils n'ont pas le confort moderne de la nouvelle ville. Ils louent alors leur ancien logement à des personnes qui, n'ayant pas les mêmes moyens qu'eux, ne l'entretiennent pas », commente Martin Vernier. La venue d'ONG, explique le chercheur, a en effet contribué à scolariser les Ladakhis, et la nouvelle génération n'entend plus vivre comme l'ancienne, d'agriculture et d'élevage: elle préfère profiter de la manne financière des touristes, qui affluent dans les hôtels de la nouvelle ville. Or, non seulement ils délaissent la cité médiévale, mais leurs besoins en matériaux de construction pour la nouvelle ville tend

à faire disparaître des vestiges: voici vingt ans, Martin Vernier avait découvert aux abords de Leh, sur des gros blocs de pierre, des gravures rupestres datant de l'âge du bronze. Ces blocs ont désormais disparu. « Sous la pression des commerçants, les élus locaux ont par ailleurs décidé de percer, d'ici à l'année prochaine, une route à double voie pour contourner le bazar de la ville, poursuit Martin Vernier. Ce projet risque de détruire une partie la vieille ville et de la dénaturer complètement. » Les archéologues misent aujourd'hui sur le soutien de l'État indien. La route devrait en effet passer à moins de 100 mètres du grand palais, mais comme il s'agit d'un monument national, la réglementation l'interdit. Mais le Ladakh se trouve bien loin de la capitale indienne, et les autorités ne s'y intéressent pas beaucoup. Espérons que l'action de l'ONG World Monuments Fund - qui a classé en 2008 la cité parmi les 100 sites mondiaux les plus menacés et contribue à des projets de restauration dans la région - saura leur donner du poids. Car faute d'entretien, la dégradation des vieilles maisons de Leh pourrait s'accélérer avec l'intensification des inondations induite par le réchauffement climatique: dans la basse ville, elles ont fait des ravages en 2010, avec des coulées de boue emportant de nombreuses maisons et endommageant plusieurs infrastructures, comme l'hôpital, la gare routière ou l'aéroport.

Anne Lefèvre-Balleydier

**À LIRE**  
 • Cachemire, le paradis oublié, textes Marc Epstein, photos Marie Dorigny, Éditions du Chêne, 2004.